

UNE QUESTION DE REGARD? LA MARQUE COLONIALE CHEZ LES ÉCRIVAINES AFROPÉENNES

Elisa Bricco*

Fatou Diome, Léonora Miano et Lisette Lombé sont des écrivaines afropéennes qui mettent en relief la stigmatisation de l'appartenance raciale dans les discours et les comportements sociaux. Elles témoignent de la persistance d'une approche de matrice coloniale qui se manifeste de manière implicite dans les actions, dans les choix, dans les discours. L'analyse de trois ouvrages permettra de mettre en lumière comment la littérature traite de ces situations.

Mots-clés: afropéen, écriture féminine, regard, postcolonial, formes de vie

The Presence of the Mark of Colonial Discourse in Afropean Women Writers

Fatou Diome, Léonora Miano and Lisette Lombé are Afropean writers who highlight the stigmatisation of racial belonging in social discourse and behaviour. They testify to the persistence of a colonial matrix approach that is implicit in actions, in choices and in discourses. The analysis of three works will shed light on how the literature deals with these situations.

Keywords: Afropean, Women's Writing, Glance, Postcolonial, Life Forms

Introduction

Dans *Les particules élémentaires*, Michel Houellebecq exprime une vérité fondamentale pour l'individu contemporain, à savoir que «[l]a possibilité de vivre commence dans le regard de l'autre» (175). Le héros du roman se positionne par rapport au regard bienveillant de ses collègues, «dénué de haine ou d'acrimonie» (175), et il s'épanouit dans son travail et dans son existence. Comme l'affirme Jean Starobinski dans l'avant-propos de son ouvrage sur le regard en littérature, «la langue française recourt au mot regard, dont la racine ne désigne pas primitivement l'acte de voir, mais plutôt l'attente, le souci, la garde, l'égard,

* Università di Genova.

la sauvegarde, affectés de cette insistance qu'exprime le préfixe de redoublement ou de retournement. Regarder est un mouvement qui vise à reprendre sous garde» (10). Le critique se réfère justement à notre attente du regard des autres envers nous, parce que celui-ci détermine notre état d'âme, nos intentions et nos réactions, notre possibilité de mener une existence sereine. Malheureusement, la réalité sociale contemporaine n'est pas toujours aussi positive que celle expérimentée par le héros houellebecquien, et il se trouve des individus qui doivent affronter plutôt le «regard-sortilège» (Ajuriaguerra) des autres.

Puisque le regard que l'autre pose sur nous depuis la naissance façonne notre manière de nous comporter, de nous relationner à autrui et contribue à la construction de notre identité, il peut être considéré comme la magie d'une sorcière, il attire notre attention et nous en dépendons: «Le "regard-sortilège" [...] est une activité de relation. On considère alors que l'on est dans le domaine de l'interaction: le regard de l'autre exerce une sorte d'emprise et on constate l'existence de phénomènes tels que la captation, l'appel ou la fuite du regard» (Robin 26). La psychologie a mis en évidence les enjeux de cette activité sensible dans l'existence et dans la vie, ainsi que l'exprime Alain Brossard dès le début de son étude intitulée la *Psychologie du regard*:

C'est assez dire l'importance que revêt l'analyse du regard, tant au niveau de l'individu, du groupe social, que de la culture. Regarder permet à chacun de nous de se déplacer dans l'espace, saisir des objets, lire, éviter des obstacles, etc. Socialement, le regard s'utilise différemment selon le contexte de la situation de communication (facteurs liés au sexe des sujets, à leur statut social, au thème de la discussion, etc.). Culturellement enfin, le regard est investi de toutes sortes de significations, représentations symboliques sur lesquelles les psychanalystes et les ethnologues se penchent (9).

À partir de ces prémisses, dans cette étude je me pencherai sur les ouvrages de trois auteures contemporaines originaires d'anciennes colonies francophones, qui ont longtemps vécu en Europe et qui ont raconté la condition des femmes émigrées, pour des raisons familiales, culturelles ou économiques, depuis le Sud vers le Nord. La question du regard de l'autre est fondamentale chez Lisette Lombé, Fatou Diome et Léonora Miano et se décline de manière différente dans des ouvrages où la composante autobiographique est bien marquée. Il s'agit de textes calés dans la vie contemporaine et présentant une approche presque sociologique à l'écriture littéraire pour les sujets qui y sont affrontés et pour l'attention aux destinées individuelles. Après une analyse des collages et poèmes où Lombé propose très explicitement la question du regard des autres, je suivrai les parcours des protagonistes de deux recueils de nouvelles de Diome et Miano, en les mettant en relation avec la notion de "forme de vie", empruntée à Wittgenstein par la critique

sémiotique et littéraire contemporaine (Colas-Blaise; Coste; Macé). Cette perspective me permettra d'articuler les réflexions éminemment littéraires avec une approche plus tournée vers l'anthropologie et la prise en compte de l'agentivité des textes. Cette dernière articulation de mon analyse me conduira au constat que toutes les formes de vie rencontrées dans les trois ouvrages correspondent aux situations problématiques des «femmes racisées qui luttent quotidiennement aujourd'hui» ainsi que les présente Françoise Vergès dans son récent *Un féminisme décolonial* (21). Les trois ouvrages deviennent des précurseurs de la théorisation de la militante féministe: ce sont des textes marqués par la société contemporaine, révélant les attitudes d'auteures impliquées dans la dénonciation de relations interpersonnelles et interraciales complexes et difficiles.

Le regard des autres, regarder les autres

Au début de *Black words* de Lisette Lombé, une photographie capte le regard du lecteur. C'est une image en noir et blanc où apparaît un groupe de personnes, soit debout soit assises autour d'une table, dans une colonie, qui n'est pas indiquée mais on repère deux casques coloniaux. L'image a été manipulée et un bandeau blanc a été ajouté sur les yeux de tous les participants sauf sur ceux du serveur noir. La photographie n'est pas accompagnée d'une didascalie qui en expliciterait le contenu mais, dans la page suivante, on peut lire un poème qui en laisse entendre le sens caché:

1. Invisible

Numéro 16. Incongruité. Tu te tiens droit. Dans le cadre. Superbement énigmatique dans les coulisses de leur avachissement. Aujourd'hui, ils regardent à travers toi, numéro 16. Mais demain, après le développement, ils ne verront que toi. Tache obscure, indomptable, salopant la mémoire de leur après-midi. Numéro 16. Tu es le messenger graillon. Tu sais. Que Léopoldville tiendra bientôt dans un sac à main. Tu sais. Que les rires blancs-gras vont céder l'avant-plan à d'autres rires gras. Noirs, ceux-là. Tu sais. Numéro 16. Que tu resteras un numéro (Lombé 2018: s. p.).

L'effacement des yeux concerne le regard porté sur la seule personne africaine dans la photo et le cliché a été pris au Congo belge dans les années avant la décolonisation. Par le geste artistique de laisser les yeux du serveur libres, l'autrice a voulu signaler l'existence d'un problème lié à la vue et au regard: d'un côté elle met en relief le fait qu'à l'époque coloniale les africains étaient invisibles et invisibilisés, et de l'autre qu'encore aujourd'hui on pose sur eux un regard biaisé, indiquant finalement que la relation entre le colonisateur et le colonisé est toujours présente dans les esprits.

Un autre poème de Lisette Lombé pourra illustrer encore mieux cette problématique. Il s’agit de “Qui oubliera”.

Qui oubliera?
 Qu’à un Noir, on disait tu...
 Non certes, comme à un ami
 Mais parce que le *vous*, honorable, était réservé aux seuls Blancs.
 Qui oubliera?

Ils m’ont dit
 Tu es une bamboula! Une grosse guenon! Un cancrelat!
 Ils m’ont dit
 Tu es sale! Sale bougnoule!
 Ta mère a couché avec un Nègre! Tu es une bâtarde!
 Ils m’ont dit
 Tu devrais retourner dans ton pays! Dans ta brousse!
 Dans ta hutte!
 Tu devrais remonter dans ton arbre! Ta liane! Tes bananes!
 Tu devrais remercier la Belgique de t’avoir accueillie!
 Même si tu es née ici... [...] (s. p.).

Ici elle évoque sa double ascendance, africaine et européenne, et s’arrête sur le regard posé sur elle en Belgique, où elle est née et a grandi, un regard empreint d’anciens stéréotypes colonialistes. Lombé est slameuse et, depuis quelques années, a commencé à publier les textes de ses performances dans des ouvrages hybrides où les poèmes côtoient des images souvent manipulées et des collages. L’intermédialité, réalisée par le mélange des médiums et des systèmes de communication dans les pages de ses livres, caractérise sa manière de dire et d’exposer sa condition de métisse habitant en Europe, avec un regard tourné vers l’autre continent de ses origines aussi. Toujours dans *Black Words*, dans la page suivant le texte cité plus haut, un collage représente l’image de l’Afrique entourée et parcourue par des mots retraçant l’histoire lointaine et actuelle de ce continent.

de Tintin, et dans la récurrence d'éléments souvent dénigrés dans les mots qu'on adresse habituellement aux Africain.e.s et qui sont liés à leur territoire d'origine, comme par exemple la mention de la brousse et des bananes. Ces éléments sont explicites dans la séquence suivante: «Peau Noire différence / Une histoire de couleurs / White / Métis», dont la critique est évidente et se développe aussi par les questionnements: “ l’Humanitaire le nouveau colonialisme? ”; aussi dans l’approche ironique des propos comme: “les histoires sans fin c’est chic” et, encore: “Histoire douloureuse: la caste de l’oncle Tom”. Pourtant, l’enjeu artistique du collage se situe dans la sollicitation du lecteur à construire ses parcours de lecture qui pourraient être linéaires, comme celui qui suit, réalisé lors d’une lecture des éléments textuels de gauche à droite:

Noir c'est noir	Kouchner en veut encore	Portez!
Kaddafin	Underworld	L'humanitaire le nouveau colonialisme?
Afrique Le paradis	La guerre? un milliard d'affamés	Voyage en noir et blanc
La guerre permanente	Dettes now	Une histoire de couleurs
Qui résiste aux mollahs la fin d'un mythe	Dossier Nabab Noir	White
ordre militaire	Diamonds	Métis
Francophonie	Et Tintin rentre au pays black en pays frère complicité incolore bourre	The roots
Terre brûlée	Le Far-West mains sales	Voyage en noir et blanc
Génocide rwandais: ce que savait Paris	Histoires sans fin c'est chic	La guerre
Actualité	L'Humanitaire le nouveau colonialisme?	Microbes
Noirs et soumis	Il était une fois Black croisé	Histoire douloureuse la caste de l'oncle Tom
Apocalypse	Peau noire différence	L'aide alimentaire entre la vie et la faim est l'Africain
Dans la brousse		Vendre son or s'attaquer à la malnutrition
Bananes		

La portée critique du collage est énorme et l'auteure rend compte de la rage qui soutient la composition de ces images: «Ces jours-là, jours de énième scandale pédophile, énième bavure policière, énième féminicide, énième incident mortel dans une usine, ces jours-là, lendemains d'élections, d'attentat, de cataclysme, ces jours-là, soit tu découpes des corps dans le papier glacé, soit tu t'enfonces la pointe de tes ciseaux dans l'œil» (2020). Les collages sont de véritables actions

de dénonciation et pour cela ils sollicitent davantage la curiosité du lecteur l'amenant à chercher au-delà de la première lecture / vision et à pointer l'attention encore et de manière différente sur l'image.

Ma deuxième lecture se focalise ainsi d'abord sur la grande image centrale représentant le continent africain, je la visualise à partir du centre et ensuite mes yeux la parcourent de haut en bas. Ensuite je regarde les deux côtés, en mouvant les yeux de gauche à droite et de haut en bas. Par cette lecture approfondie et personnelle du collage, je produirai un autre texte et par conséquent un autre discours.

Haut de l'image		
Noir Kaddafin Afrique C'est la guerre permanente Le paradis Qui résiste aux mollahs Noir la fin d'un mythe ordre militaire Francophonie Terre brûlée Actualité soumis Génocide rwandais: ce que savait Paris		
Centre de l'image	Côté gauche	Côté droit
Underworld La guerre? un milliard d'affamés Diamonds Tintin rentre au pays black complicité mains sales croisé Peau noire différence Une histoire de couleurs White Métis	Noirs et Apocalypse Kouchner en veut encore Dette now Et en pays frère et incolore bourrez le Far-West Portez! L'humanitaire il était le nouveau colonialisme? Black Histoire douloureuse la caste de l'oncle Tom L'aide alimentaire entre la vie et la faim	Dans la brousse Bananes Dossier Nabab Noir black Histoires sans fin c'est chic Voyage en noir et blanc La guerre Microbes
Bas de l'image		
Entre la vie et la faim est l'Africain Vendre son or s'attaquer à la malnutrition		

Cette deuxième proposition de lecture met en évidence les mêmes contenus que la première, mais leur agencement donne lieu à d'autres discours, tout en confirmant la critique foncière du système d'exploitation coloniale et post-coloniale du continent africain. On peut lire les textes des trois colonnes comme des poèmes: dans le premier on met l'accent sur les guerres, l'exploitation des ressources naturelles et la liaison avec la couleur de la peau, sorte de justification des malversations toujours actives. Dans le deuxième, c'est encore la politique et les questions économiques qui sont mises de l'avant, avec la dénonciation de la poursuite de l'exploitation de l'Afrique sous des formes nouvelles comme le discours humanitaire. Enfin, dans le troisième, l'approche politique se poursuit avec le ressassement des discours colonialistes. Ces trois sortes de réquisitoires visent le regard inchangé sur l'Afrique de la part des Pays riches, à savoir un territoire toujours envisagé comme une terre de conquête. Et dans les textes en haut et en bas de l'image, l'approche politique est encore une fois évoquée avec un focus sur la responsabilité française dans le génocide rwandais d'un côté et de l'autre sur le problème de la faim, apparemment insoluble. Ces deux lectures du collage transforment l'action créative de Lombé en de véritables actes politiques, où l'aspect artistique partage la place avec une approche impliquée évoquant les refoulés de l'histoire d'hier et d'aujourd'hui.

Les écrivaines afropéennes et les formes de vie

Le travail de Lombé se rapproche des discours que nous trouvons chez d'autres auteures afropéennes, c'est-à-dire des personnes d'origine africaine qui vivent en Europe ou, dans une acception moins commune, qui sont nées de parents dont l'un est européen et l'autre africain (Faure). Léonora Miano et Fatou Diome affrontent la réalité difficile des jeunes immigrés dans de courtes nouvelles où elles prennent en compte des événements faisant partie du quotidien qu'elles ont vécu elles-mêmes en tant que femmes africaines vivant ou ayant vécu en Europe.

Le mot "afropéen" – issu du milieu musical pour ensuite être utilisé par le journalisme et la littérature – est dépourvu de connotations raciales, ainsi que l'explique la journaliste Rokhaya Diallo: «Quand on parle de Noir, on pense "Africain". Quand on dit "Européen" on pense "Blanc". Afropéen est un joli mot – c'est rare pour un néologisme – qui ne renvoie pas à la couleur de peau» (s.p.). Dans le même article, l'écrivaine Léonora Miano joue avec la définition d'afropéen en introduisant un clin d'œil aux discours encore entichés de colonialisme: «Le terme "afropéen" cherche à décrire ces personnes d'ascendance subsaharienne ou caribéenne et de culture européenne: des individus

qui mangent certes des plantains frits mais dont les particularismes ne sont pas tellement différents de ceux qu'on peut trouver dans les régions de France» (Faure s.p.). On peut remarquer qu'il s'agit toujours d'une histoire de regard et de peau, c'est-à-dire d'ascendance. Mais il est évident que chez Miano e Diome il est aussi question d'une approche colonialiste dans les discours et dans les comportements. Afin d'illustrer le traitement de ces problématiques chez ces deux écrivaines, je proposerai un bref examen de deux recueils de nouvelles où elles mettent en scène les aventures de jeunes afropéens. Il s'agit de *La Préférence nationale* de Diome et de *Afropean soul* de Miano parus respectivement en 2007 et en 2008. Les deux ouvrages présentent des parcours individuels où les personnages se confrontent avec la vie en France et la condition d'immigrés. Le regard posé sur eux par les autres et leurs difficultés pratiques dans les villes européennes sont deux conditions rapprochant tous les personnages en une même communauté. Les récits des aventures et des mésaventures des héroïnes et héros nous permettent d'approcher de l'extérieur, mais avec beaucoup d'efficacité, des situations que les auteurs ont vécues – comme dans le cas de Diome – ou ont connues par le récit de tierces personnes. À partir de cela, la lecture s'avère être une véritable expérience pour les lecteurs, parce qu'en lisant on entre en contact avec des «formes de vie», des existences qui deviennent exemplaires, qui prennent forme dans les courts récits et qui sollicitent le lecteur à réagir, à prendre position.

La notion de «forme de vie», a été utilisée par Wittgenstein dans ses *Recherches philosophiques*, «pour généraliser les jeux de langage: la signification d'une expression n'advient que dans l'usage, sous la forme de jeux de langage, qui appartiennent eux-mêmes à des formes de vie» (Fontanille 73). Cette notion a été étudiée du point de vue sémiotique par Marion Colas-Blaise qui en a interrogé les potentialités significatives en relation avec l'espace culturel où se développent les formes de vie; et elle en a démontré les possibles extensions à l'étude des textes littéraires. La critique synthétise ainsi son approche de l'articulation du concept illustré par le philosophe allemand dans son article en ligne:

la forme de vie est à la fois le cadre dans lequel, au gré des composantes du style expérientiel, se logent une culturalisation et une socialisation par enrichissements successifs, et un opérateur de culturalisation et de socialisation à travers la convocation de la praxis énonciative et l'infléchissement d'une énonciation pratique: en convoquant les configurations sédimentées de la praxis énonciative pour les réarticuler et les recatégoriser, en puisant même, au-delà des combinaisons fixées par l'usage, dans l'ensemble des virtualités du système des relations disponibles, celle-ci prend appui sur des manières d'être au monde, d'agir en commun et de vivre la régulation / la règle (s.p.).

Chaque personne incarne une forme de vie qui correspond à la configuration de son existence, composée par ses actions et son langage, et redevable de l'expérience sociale et de l'empreinte culturelle. Les textes littéraires peuvent être considérés comme des ressources inépuisables de formes de vies. En fait, chaque nouvelle lecture peut signifier pour le lecteur une nouvelle aventure et une nouvelle rencontre avec une ou des formes de vie, qu'il peut connaître, apprécier, détester, etc. Cette notion a été traitée plus récemment dans deux essais de critique littéraire, *Styles* de Marielle Macé et *Explore* de Florent Coste, avec un fort accent sur l'action (ou *agency*) que les textes mettent en œuvre auprès du lecteur. En suivant l'argumentation de Coste qui se demande comment les textes littéraires parviennent-ils à changer notre connaissance de la réalité, nous pouvons focaliser l'attention sur les formes de vie qui sont décrites dans les livres pris ici en examen, sur les manières de vivre qui y sont illustrées, sur les types sociaux qui y apparaissent et sur leurs styles de vie (Coste 157), parce que: «La forme de vie, c'est la vie qui prend telle ou telle forme, qui s'élabore, prend position, se différencie, qui propose sa modulation et la possibilité d'autres modulations. [...] La forme de vie humaine, c'est notre "histoire naturelle" d'animaux de langage – objet d'une anthropologie sociale du vivant, ou d'un naturalisme anthropologique» (165).

Dans les recueils de nouvelles de Diome et Miano, on distingue très nettement une approche anthropologique à la littérature avec l'attention aux formes de vie: l'on croise des personnages qui doivent affronter des problèmes quotidiens liés à leur condition de jeunes afropéens. Les auteures exposent des cas emblématiques et nous forcent à suivre les parcours de leurs héroïnes et héros comme si nous étions de véritables enquêteurs, parce qu'«une forme de vie se situe au point où la culture est devenue comme une seconde nature; c'est l'étroite et inextricable association de pratiques sociales, de relations communautaires et de rapports écologiques» (Coste 163). Ainsi, chaque nouvelle expose la réalité brutale d'une forme de vie, de l'existence d'un personnage dans une situation donnée où toutes les dynamiques des relations sociales sont à l'œuvre et concourent à façonner ses comportements et sa destinée.

Les malheurs d'une jeune aux prises avec le regard de l'autre

Dans *La Préférence nationale* de Fatou Diome, ainsi que dans un roman d'apprentissage, d'une nouvelle à l'autre nous suivons le parcours en six étapes (une pour chaque nouvelle) d'une jeune africaine à travers différentes épreuves jusqu'à l'âge adulte. D'abord confrontée aux mœurs africaines (orpheline elle doit pourvoir au maintien de sa mère dès son plus jeune âge, dans une famille

élargie par la bigamie du père), elle parvient à être scolarisée, se marie et part poursuivre ses études universitaires en France. En Europe, elle doit affronter la réalité de l'immigration et se mesurer à la préférence nationale qui est invoquée à chaque fois qu'elle candidate pour un poste de travail. Réduite à devenir femme de ménage, elle doit cacher ses diplômes et ses connaissances linguistiques et culturelles pour jouer le rôle de la femme bornée et inculte qui est prévu pour sa condition. À chaque nouvelle étape de son existence, c'est dans une nouvelle forme de vie qu'elle s'installe, et la situation est illustrée avec précision et ironie par l'écrivaine. Si dans les deux premières nouvelles les conditions de la vie africaine et ses coutumes sont décrites avec réalisme, dans les nouvelles qui se déroulent en France, le ton est ironique et grinçant parce que l'héroïne doit affronter le racisme de ses employeurs et des personnes qu'elle rencontre et avec lesquelles elle entretient des relations.

Le récit de ses vicissitudes s'imprègne petit à petit de la dénonciation des discours et des attitudes qui n'ont pas véritablement changé depuis la fin de la colonisation. Ainsi que l'explique Françoise Vergès dans *Un féminisme décolonial*, lorsqu'elle critique la persistance d'une approche colonialiste aux relations nord-sud, même dans les discours des féministes occidentales, la marque de l'imaginaire colonial est enracinée dans les esprits des personnes que l'héroïne de Diome rencontre. Une sorte de sceau est posé sur elle, une marque indélébile qui la place dans une position bien définie de et par la société. Dans la nouvelle "Le visage de l'emploi", la jeune étudiante cherche un travail estival, elle est embauchée comme baby-sitter mais en fait elle devient baby-sitter et femme de ménage. La scène où elle décrit son entretien d'embauche auprès d'une famille bourgeoise est hilarante:

Confortablement installée, elle me regarda venir après que sa gamine m'eut ouvert la porte.
 – Tu as trouvé maison? me dit-elle
 – Bonjour madame, dis-je en lui serrant la main.»
 Sans me laisser le temps de donner une réponse à sa question, qui n'en méritait pas, elle enchaîna:
 – Ah, je ne m'étais pas trompée. À ton petit accent au téléphone, j'ai compris que tu étais africaine, mais c'est mignon!» (64).

L'usage d'une langue incorrecte par la dame, qui ne connaît rien de la personne en face d'elle, est significatif de son attitude et de celle de sa famille en général: la femme de ménage doit être inculte puisqu'elle est africaine. Le racisme imprègne tellement la famille bourgeoise que Monsieur en rentrant regarde la jeune fille, il ne lui adresse pas la parole mais dit à sa femme lorsqu'elle lui expose son projet de l'embaucher: «Mais qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec ça?» (66). Les stéréotypes les plus banals et vulgaires émergent des mots

et des comportements des Dupont. Par la suite, la fille commence à travailler dans cette famille et constate que «pour madame Dupont, *africain* est synonyme d'ignorance et de soumission» (70).

Le contrat prévoit: «– Toi y en a commencé demain matin, trente heures par semaine, SMIC, chèques emploi-services. Toi trente minutes avance, Madame y en a montré le travail. / – Oui madame, dis-je en lui serrant la main avant de partir» (71). Elle est exploitée et mal payée, mais elle résiste parce qu'elle a besoin de travailler. Elle est silencieuse, ne veut pas démontrer qu'elle parle la langue française mieux que ses employeurs, car elle sait qu'ils n'apprécieraient pas cela. Toutefois, un jour elle ne peut pas se retenir. Monsieur la surnomme Cunégonde quand il parle d'elle à sa femme, même en sa présence, en pensant qu'elle ne connaît ni la littérature ni *Candide* de Voltaire. Elle résiste jusqu'à un jour où on lui demande si elle est à même d'allumer le magnétoscope et elle répond négativement parce qu'elle sait que si elle cassait quelque chose dans la maison elle devrait le payer. Et le récit continue:

Elle me considéra, mi-maternelle, mi-méprisante:

– Toi tête pour réfléchir?

Puis se tournant triomphalement vers son mari, avant de me jauger à nouveau elle proféra:

– *Cogitum sum*, je suis pensée, comme dirait Descartes.»

Évidemment Madame instaurait ainsi une connivence avec son époux et m'excluait de la discussion à venir. Mais cette fois c'en était trop, l'outrage était grand et l'héritage de Descartes menacé. Je ne pouvais pas empêcher qu'elle fit la savante à mes dépens, mais j'exigeais qu'elle le fit correctement. Alors je rétorquai à Madame:

– Non Madame, Descartes dit *Cogito ergo sum*, c'est-à-dire “Je pense donc je suis”, comme on peut le lire dans son *Discours sur la Méthode*.»

Madame laissa tomber sa cassette vidéo, Monsieur suspendit le geste qui menait un biscuit vers sa bouche (75).

À partir de ce moment-là, l'attitude du couple à l'égard de leur employée change complètement: on commence à la vouvoyer, on lui paie les trente minutes supplémentaires, et elle arrive à donner des cours particuliers à Géraldine qui a commencé à l'appeler par son prénom. Et Monsieur? voici la fin de la nouvelle: «Seulement il y a un problème: depuis que Jean-Charles sait que j'ai lu Descartes, il devine aussi que les fesses cambrées et chocolatées peuvent être confortables» (78). L'ironie de cette dernière remarque est assez jaune; en fait, les stéréotypes liés à la vision des africains, qui sont de matrice coloniale, sont encore très ancrés dans les esprits des personnages rencontrés par l'héroïne sur son chemin.

Dans la nouvelle suivante, “La préférence nationale”, elle affronte une autre difficulté liée à son désir de trouver une occupation qui réponde à ses compétences et diplômes. À cause de la couleur de sa peau, elle se voit refuser

un travail de soutien scolaire, et lorsqu'elle passe l'information à une collègue d'université, celle-ci est embauchée sur le champ. Et elle se fait appeler Cunégonde par un autre Monsieur qui la licencie sur le champ lorsqu'il la rencontre à la bibliothèque et qu'elle lui explique avoir un DEA. Voici leur dialogue:

- Mais, mais, bafouilla-t-il, vous ne m'aviez pas dit que...
- Non, lui coupai-je sa phrase, celle qui vient chez vous, on lui demande juste d'être une bonne femme de ménage, et c'est ce que je suis, je crois. »
- Il inspira un grand coup et poursuivit:
- Vous auriez dû me dire que...
- ... que? repris-je gaiement, qu'avant de laver les écuelles sur le bord de la Propontide, Cunégonde aimait écouter les leçons du professeur Pangloss, ou que la serpillère dessèche le carrelage et non le cerveau?» (109-110).

Après cela, le contrat est vite conclu. La dernière nouvelle, “Le dîner du professeur”, développe la thématique de l'attrait des hommes pour la peau et les spécificités physiques des femmes africaines et, dans ce contexte aussi, on met en relief le peu de sensibilité masculine envers les conditions existentielles des femmes convoitées. On a vu comment, dans chaque nouvelle, à la suite de l'héroïne, nous pénétrons dans une maison et nous la suivons dans le développement de ses relations avec ses interlocuteurs. Ainsi, entrons-nous en contact avec les différentes formes de vie auxquelles elle se conforme et se plie afin d'être acceptée et de pouvoir survivre: le professeur, par exemple, a préparé (acheté) un dîner bio pour son invitée et il ne manque pas de lui illustrer les particularités des mets qu'il a choisis. Lorsqu'elle lui explique qu'elle n'a pas faim parce qu'elle est trop fatiguée, il ne semble pas l'entendre. Il l'oblige à apprécier le repas qu'il a aménagé comme introduction à une soirée intime. Il est centré sur lui-même et la conversation tourne autour de sa journée à la fac. Il omet de demander à son invitée des nouvelles sur sa journée de travail et de cours, parce qu'il est intéressé seulement à la deuxième partie de la soirée et au rapport sexuel final. Elle sort de cette expérience triste et solitaire, avec l'espoir de trouver un homme qui l'aime vraiment pour ce qu'elle est¹. On constate que la possibilité d'être considérée de manière égalitaire est minée par les idées reçues, par la marque du discours colonial dénoncée dans ces textes, par le regard trop souvent malveillant d'autrui: ce sont les comportements qui amoindrissent les individualités; les tâches quotidiennes humiliantes et les discours visant à démontrer la supériorité raciale qui établissent des hiérarchies entre les personnes. L'autrice réagit à cet état de choses en utilisant les instruments qui lui

1 Dans *Écrits pour la parole*, Léonora Miano s'interroge sur cet attrait que la femme noire exerce sur l'homme blanc, et elle s'exprime à propos des conséquences de cet attrait sur les conditions d'existence des femmes.

sont propres: l'ironie et l'humour dont elle fait un usage approprié réussissant à démontrer l'absurdité de certains comportements, de certaines attitudes et de certains discours.

La solitude des afropéens: pour renouveler les regards

Ces mêmes réalités problématiques sont exposées dans les cinq nouvelles du recueil *Afropean soul* de Léonora Miano, où on rencontre des silhouettes différentes à chaque nouvelle. Ce sont des individus, femmes et hommes, jeunes et très jeunes qui, pour des raisons diverses, doivent affronter les adversités que la vie parisienne leur impose. On rencontre le jeune footballeur africain qui a été attiré en France par un manager sans scrupules. Ce dernier l'a abandonné très tôt et il n'a pas le courage de rentrer – la famille ne comprendrait pas son échec et en serait humiliée –, mais en restant en Europe il n'aura aucune possibilité de vivre dignement. Dans une autre nouvelle, "Filles du bord de ligne", des jeunes filles, de manière tant rapide qu'apparemment inexplicable, se sont renfermées sur elles-mêmes, vivent cachées et ne socialisent pas. On découvre à la fin qu'elles ont subi la honte de l'excision, avant d'être emmenées, à l'âge de seize ans, au pays de leurs parents pour être mariées. Dans "166, rue de C." des jeunes mères, victimes de violences ou dépourvues de ressources, sont accueillies avec leurs enfants dans un foyer qui a tout l'air d'une prison. Et encore, dans "Fabrique de nos âmes insurgées" on suit l'existence d'un enfant vivant avec une mère absente: elle est obligée de travailler la nuit pour une entreprise de nettoyage et elle rentre lorsqu'il sort pour aller à l'école (dans le chapitre "Qui nettoie le monde?", Vergès traite de ces existences aux bords de la société et pourtant nécessaires pour le maintien de la chaîne productive). Il souffre la solitude dans leur petit appartement d'un HLM, où il mange et dort sans rencontrer le regard de personne. Sa vie se poursuit inchangée, jusqu'au jour où il enfreint la règle maternelle et descend rejoindre un groupe de jeunes traînant en bas de son immeuble, occupés dans leurs trafics peu recommandables.

On pourrait dire que dans cet ouvrage on est au-delà du discours précédent où on nous exposait une situation, on la décrivait et on terminait sur un constat d'impuissance et de reddition et laissant au regard de biais de l'ironie de jeter une ombre sur le *statu quo*. Car Miano démontre les répercussions et les conséquences d'une certaine attitude sociale envers les immigrés, même de deuxième et de troisième génération et sa prose devient un réquisitoire. Cela est très évident dans la nouvelle éponyme du recueil, où un jeune homme dont l'origine n'est pas précisée, issu d'une famille qui n'a jamais manqué de rien, est obligé de travailler dans un centre d'appels. Dans cet endroit tous les em-

ployé.e.s se nomment Dominique Dumas, un nom bien français, comme si elles / ils étaient une même personne, sans genre, et elles / ils appellent des clients potentiels pour leur vendre des produits dont elles / ils n'ont pas besoin. La situation du marché du travail est similaire à celle illustrée dans le texte de Diome, mais ici la routine toujours égale à elle-même, le manque de perspectives pour le futur et la condition de subalternité constante poussent le jeune homme à chercher des compagnons de mésaventure. Ainsi, par le biais d'un appel entendu dans une radio communautaire, participe-t-il à une manifestation organisée à l'occasion de la mort d'un enfant de sept ans, tué par une balle tirée accidentellement par un policier. Il se rend compte très rapidement qu'il est entouré par des personnes avec lesquelles il ne partage rien: ni les origines, ni la race, ni les récriminations politiques et sociales. Et au bout d'une longue réflexion il s'explique sur sa position:

Il pouvait les comprendre. Cependant, il ne parvenait à adhérer ni au discours, ni à la méthode. Il doutait des justes revanchardes. Il ne croyait pas qu'on se venge jamais de l'histoire en se rendant coupable, à l'égard d'autres que soi, de la malveillance qu'on avait subie. Allait-on vraiment rendre coup sur coup le mépris, le regret, la violence? (68).

L'autrice nous propose ici un constat lucide: la perspective de la lutte identitaire ne peut pas résoudre les problèmes et il faut trouver d'autres voies plus constructives que les révoltes. Cette démarche peut être considérée comme sa proposition politique, vu que la prise en compte des formes de vie en littérature peut être l'un des moyens engendrant la sensibilisation du public. La prise de conscience passe à travers la connaissance que nous offre la littérature, sur des situations, des problématiques et des personnes. La démarche de Miano rejoint ce que souhaite Marielle Macé dans son essai où elle explique que: «s'efforcer de dire les formes prises par la vie, de bien les décrire, [est] toujours aussi les juger, en demander d'autres, et donc en imaginer d'autres» (284). Et Macé promet aussi de s'impliquer par une posture active qui démontre notre attitude et attention envers les sujets décrits: «la colère n'est pas le signe d'un caractère, [...] mais l'engagement d'un rapport au réel, qui est aussi un engagement pour le réel» (310).

Des formes de vie peuvent-elle changer le regard?

Les trois écrivaines afropéennes produisent des textes exposant des discours non ouvertement récriminatoires, mais parfois très explicites sur la condition des jeunes afropéens aujourd'hui et sur leurs difficultés d'intégration en Europe. Par des outils littéraires et artistiques différents – l'utilisation de l'image

et du collage dans les textes, l'ironie et l'humour grinçants, la franche dénonciation – elles construisent des récits qui imposent un regard critique au lecteur. Elles lui offrent d'ouvrir son regard vers l'autre par la prise en compte des difficultés endurées par les personnes qui sont obligées de partir, de quitter leurs origines afin de pouvoir espérer dans un meilleur avenir. Et l'ouverture du regard, qui correspond aussi à l'élimination d'un voile offusquant la vision de la réalité, peut engendrer aussi l'élargissement des frontières de la vue vers l'autre, le différent et l'étranger. Cette perspective optimiste n'est pas partagée par Françoise Vergès qui en revanche prône une autre démarche. À partir des mêmes constats, de la dénonciation des mêmes situations d'exploitation, de deshumanisation, d'annihilation de toute perspective de développement personnel et de reconnaissance sociale, elle appelle au combat, à la révolte. Les derniers mots du livre de Vergès, empruntés au "Manifeste de l'Atelier IV", ouvrent sur une nouvelle démarche qui me semble pouvoir être appropriée pour affronter avec un nouvel élan la situation présente:

Nous voulons mettre en œuvre une pensée utopiste, entendue comme énergie et force de soulèvement, comme présence et comme invitation aux rêves émancipateurs et comme geste de rupture: oser penser au-delà de ce qui se présente comme "naturel", "pragmatique", "raisonnable". Nous ne voulons pas construire une communauté utopique mais redonner toute leur force créative aux rêves d'indocilité et de résistance, de justice et de liberté, de bonheur et de bienveillance, d'amitié et d'émerveillement (127).

Bibliographie citée

- Ajuriaguerra, J. de (1969): Regard-vision et regard-sortilège. In J. de Ajuriaguerra, *La fonction du regard* (pp. 363-370). Paris: INSERM.
- Aumont, J. (2011): *L'image*, 1990. Paris: Armand Colin.
- Brossard, A. (1992): *Psychologie du regard: de la perception visuelle aux regards*. Neuchâtel: Delachaux et Niestlé.
- Colas-Blaise, M. (2012): Forme de vie et formes de vie: vers une sémiotique des cultures. *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 115. Tiré de <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/2631>. (Consulté le 29/10/2021).
- Coste, F. (2017): *Explore. Investigations littéraires*. Paris: Questions théoriques.
- Diome, F. (2007): *La Préférence nationale*. Paris: Présence africaine.
- Faure, S. (2015, 9 avril): Chronique "Au mot". Afropéen [adj.]: qualifie le fait d'être noir et né en Europe. *Libération.fr*. Tiré de https://www.liberation.fr/debats/2015/04/09/afropeen-adj-qualifie-le-fait-d-etre-noir-et-ne-en-europe_1237052/. (Consulté le 29/10/2021).
- Fontanille, J. (1995): Style et formes de vie. In G. Maurand (Éd.), *Le Style. 15^e colloque d'Albi Langages et signification* (pp. 67-83). L'Union / CALS.
- Houellebecq, M. (1998): *Les particules élémentaires*. Paris: Flammarion.
- Lombé, L. (2018): *Black Words*. Amay: L'Arbre à paroles.
- Lombé, L. (2020): Mes collages. Tiré de <https://www.lissetelombe.com/collages>. (Consulté le 29/10/2021).

- Ortel, Ph. (2008): Vers une poétique des dispositifs. In Ph. Ortel, *Discours, image, dispositif. Penser la représentation*, 2 (pp. 33-58). Paris: L'Harmattan.
- Macé, M. (2016): *Styles. Critique de nos formes de vie*. Paris: Gallimard.
- Miano, L. (2008): *Afropean Soul*. Paris: Flammarion.
- Miano, L. (2012): *Écrits pour la parole*. Paris: L'Arche.
- Robin, M. (2009): Premiers regards, premiers échanges. In E. Herbinet & M.-Cl. Busnel (Éds), *L'aube des sens. Les cahiers du nouveau-né*, 5, pp. 26-32.
- Starobinski, J. (1999): *L'œil vivant: Corneille, Racine, La Bruyère, Rousseau, Stendhal*. Paris: Tel.
- Vergès, F. (Dir.), (2017): Manifeste de l'Atelier IV. Tiré de <https://www.fmsh.fr/fr/college-etude-smondiales/28533>. (Consulté le 29/10/2021).
- Vergès, Fr. (2019): *Un féminisme décolonial*. Paris: La Fabrique.
- Wittgenstein, L. (2004): *Recherches philosophiques*. Fr. Dastur, M. Élie, J.-L. Gautero, D. Janicaud & É. Rigal (Trad. fr.). Paris: Gallimard.